

SEPTEMBRE 1933

N° 440

36^e Année



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE
FONDATEUR A.-M. BEAUDELOT



RÉDACTION & ADMINISTRATION
36, RUE DU BAC. - PARIS (VII^e)

Adresser toute la correspondance à M. A. SAVORET

ABONNEMENTS:

FRANCE: 15 FR. — ÉTRANGER: 20 FR.

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE DU SPIRITUALISME MODERNE

FONDÉE PAR M. A.-M. BEAUDELOT EN 1897

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, PARIS

ABONNEMENTS : France : 15 Francs -- Étranger : 20 Francs

Prière d'utiliser pour l'Abonnement :

Le Chèque Postal 165.91, HEUGEL, Revue Psyché; Paris

“ La raison d'être de la Revue étant son indépendance, chaque Rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité ”.

SOMMAIRE

MAX CAMIS : *L'Exemple de Jean Bielecki.*

Madame D... : *La Loi Universelle.*

JACQUES HEUGEL : *Lumière sans défaut...*

AB GWENC'HLAN : *L'Eisteddfod de Wrexham.*

A. SAVORET : *Les Théories de Freud et le Spiritualisme.*

G. PHANEG : *Le Nombre, la Mesure et le Poids.*

ENEL : *Quelques données sur l'Astrologie Égyptienne.*

Bibliographie.

L'Exemple de Jean Bielecki

A considérer les Saints que la littérature catholique nous présente, ces êtres d'exception que notre esprit recherche, on serait tenté, avec le recul, de crier à la légende ou à l'exagération. Leur héroïsme soutenu, leurs œuvres durables semblent nous éloigner du but à atteindre.

Semblables à ces amateurs de sports qui assistent aux exploits d'un athlète en pleine forme et que le découragement atteint, nous pourrions être tentés, en abandonnant la partie, de laisser là, nous aussi, les quelques petits efforts déjà faits. Cependant si l'on considère les distances interplanétaires qui séparent les êtres, si le règne hominal est plus diversifié, plus riche encore que tous les autres réunis, il faut aussi songer que le Destin de chacun, aussi petit soit-il, est inscrit devant Dieu, où la compétition n'est guère possible.

On serait, de plus, tout prêt de penser qu'il n'y a plus de ces êtres et que notre époque est vouée d'une part à l'amoralité grandissante, qui nous heurte chaque jour plus ; d'autre part condamnée à une égale médiocrité !

Il n'en est heureusement rien, Towianski dans notre dernière petite étude nous a déjà donné l'aspect du saint laïque au XX^e siècle et dans ces pages toujours trop hâtivement écrites, hélas ! je voudrais vous entretenir, cette fois, d'un grand et noble caractère contemporain. Celui-ci ayant appartenu à la phalange des hommes que Sédit a su réunir au nom et au service du Christ. Nous pouvons en par-

ler, d'autant plus qu'il a été notre ami le plus cher et que sa vie demeure pour nous l'un des exemples les plus courageux que nous ayons eu la bonne fortune de rencontrer !

Pacheu écrit que si « ces saints dépassent la nature par la valeur de leur contenu et par la puissance d'action, il faut les rapporter à une cause étrangère — la nature ne pouvant se dépasser elle-même — ». Nécessairement et notre ami Jean Bielecki avait bien cette force particulière en lui pour réaliser tout ce qu'il faisait.

Alors qu'il était encore des nôtres, les souvenirs de sa jeunesse étaient souvent évoqués : d'abord les premières années de sa vie en terre polonaise, où sa nature débile lui rendait les études presque impossibles et cependant, grâce à cette énergie farouche qui a toujours fait notre admiration, il arrivait à surmonter le mal pour suivre tout de même le programme de l'école.

Pauvres, ses parents ne purent longtemps continuer à l'aider et dès l'âge de 15 ans il entre comme précepteur dans la famille d'un gros propriétaire terrien des environs de Lodz. Ses élèves n'avaient guère que quelques mois de moins que lui, mais par son ascendant il arrive à tenir son rang et à s'imposer même vis-à-vis des parents.

Son âme enthousiaste lui fait suivre, tout en continuant ses études et même prendre part aux mouvements politiques insurrectionnels alors très surveillés : mais étant à la tête d'un parti, il est obligé de passer la frontière et d'aller continuer ses travaux en Allemagne. Ardent de tempérament et prenant tout ce que la vie lui offre il est, avec son faible orga-

nisme, rapidement à bout de forces et doit même partir dans un sanatorium en Suisse pour enrayer une tuberculose déjà avancée. C'est du reste là qu'il étudiera les principes homéopathiques Sauter dont il se servira plus tard pour soigner les malades.

La France est proche, et Paris l'attire ! de plus ses connaissances de chimie organique et médicale lui permettent d'entrer, vers 1910, dans un laboratoire et un peu plus tard à l'Institut Pasteur comme préparateur. Ses recherches personnelles, menées parallèlement, lui font présenter à l'Académie plusieurs études sur des corps nouveaux.

Au point de vue social, les chimères généreuses n'ont qu'un temps sur les cerveaux profonds, c'est donc vers le domaine intellectuel, spiritualiste, occulte même qu'il va chercher la vérité. Swedenborg d'abord, mais trop nébuleux, son compatriote Wronski, trop systématique, ne peuvent le retenir, mais peu à peu et par cette filière il arrive à assister aux conférences que Papus donne aux Sociétés Savantes et toute la littérature des sciences secrètes est alors dévorée par cet esprit avide, cela tout en menant ses travaux et ses idées scientifiques. Il adhère au groupe Martiniste dont il devient membre actif, quand, un beau jour, il ouvre son premier ouvrage de Sédir !

Ces idées mystiques le rebutent tout d'abord : conceptions enfantines, aliénation de la personnalité, de la volonté ; pour ce lutteur cela semble fade et bon pour les femmes !

Pendant il veut entendre parler cet étrange auteur, tellement différent des autres ! Voir même une séance de malades.

Celles-ci se passaient alors rue Cardinet, dans un petit atelier de sculpteur ; l'atmosphère et le recueillement très sincères l'étonnent, puis une impression très forte le saisit. Une maladie de cœur qui le faisait souffrir depuis longtemps semble disparue après la prière, ses étouffements, ses battements sont partis. Coïncidence ou intervention du Ciel ? Son esprit critique mais sincère veut être fixé, il demande un rendez-vous particulier à Sédir qui le reçoit de suite.

Là, le débat est chaud, comme autrefois avec ses professeurs, il résiste pied à pied ; cependant si la vérité était là ?

Lentement le chemin se découvre à lui et, un soir, la prière monte de son cœur enfin convaincu et reconnaissant ! Son temps libre est maintenant consacré aux malades, aux pauvres ; il demande même à collaborer plus étroitement encore à l'œuvre que Sédir vient d'organiser et devient un de ses amis. Towianski qu'il vient de découvrir lui prouve l'éternelle vérité de ces idées et la continuité de cette ligne spirituelle sous la forme de l'Eglise intérieure dégagée de tout sectarisme, de tous rites.

Mais la guerre éclate, ne pouvant prendre les armes pour sa patrie une fois de plus envahie, repoussé de tout service actif en France, il entre dans une ambulance où son dévouement va faire merveille, cela jusqu'au jour où il entre dans l'organisation d'un journal technique « Chimie et Industrie » qui est à créer.

Ce magazine, nécessaire au développement industriel, va complètement être mis sur pied grâce à sa méthode et à ses connaissances remarquables et cela

à tel point qu'après son départ il faudra quatre spécialistes pour le remplacer et, quelques années plus tard, chose très rare dans ce choix, et marquant la reconnaissance, la Légion d'Honneur lui est remise à titre français.

Novembre 1918, le traité de Versailles redonne à la Pologne une place parmi les grandes nations. Bielecki est donc appelé à Varsovie pour prendre une chaire à l'école Polytechnique. C'est pour son cœur fidèle, un gros sacrifice que de quitter la France, Sédir et ses amis, qu'il aime de toute son âme ; comme à un ordre de mobilisation, dit-il dans son discours de réception, il reprend la vie polonaise.

Par lui, lors de ses passages à Paris, par d'autres surtout, nous avons connu cette tâche formidable qui ne consistait pas seulement à faire plus que son devoir dans le domaine social, mais encore à continuer l'œuvre de Sédir dans son pays.

Il arrive, malgré les difficultés de toutes sortes, sans argent, presque sans aide, à traduire scrupuleusement et à éditer tous les volumes de mystique de ce maître vénéré auquel il devait la lumière ; en plus, chaque dimanche, il reçoit et soigne gratuitement les malades pour lesquels la science officielle ne peut plus rien. De huit heures du matin à onze heures du soir sa maison est envahie par une foule de ces déshérités que ses guérisons extraordinaires, dues à la prière, attirent. Sa réputation va du reste s'étendre jusque dans les contrées les plus reculées et son nom respectueusement prononcé va passer de bouche en bouche comme celui d'un thaumaturge.

Autour de lui viennent se grouper des hommes.

que sa foi et son exemple ont gagnés et qui continuent actuellement sa tâche.

Cependant ses maux physiques ont augmenté, l'adversaire même a provoqué l'accident qui, normalement, devait arrêter son rayonnement. Mais il va toujours, se traînant sur deux cannes, secoué par des douleurs souvent intolérables, mangeant, dormant à peine, trouvant encore le moyen de venir passer ses deux mois de vacances en France, dans la montagne savoyarde, pour mettre sur pied, en redoublant de travail, ses études scientifiques et ses livres ; là, les malades viennent aussi le trouver, car sa réputation s'est conservée.

Cependant l'échéance approche ; au retour d'un de ces séjours auprès des amis, il tombe pour ne plus se relever. Ce grand et infatigable laboureur spirituel est obligé de subir alors la douloureuse agonie qui doit l'emporter ; sans pourtant que ses souffrances lui fassent perdre la lucidité de son esprit qui se porte toujours vers cette France bien-aimée, de laquelle il attend les nouvelles comme la communion ; il meurt la prière et l'amour du Christ au cœur...

Voici bientôt sept ans que cet être admirable est parti de cette terre et sa présence demeure aussi vivante, aussi pleine de reconnaissance dans la pensée de tous ceux qui l'ont connu.

Sous son aspect rude, sous une franchise parfois brutale, il n'y avait pas d'ami plus délicat et plus dévoué. Pas de serviteur plus convaincu, de chrétien plus conscient de son devoir, celui-ci allant jusqu'au sacrifice le plus complet de sa personne.

Prendre le détail ascétique des saints serait

fastidieux, du reste, transposé à leur existence et à leur raison sociale dans ce domaine, ils se ressemblent tous, et Bielecki, étant bien de cette famille de grands mystiques, vécut leur renonciation et leur joies intérieures.

Il a, sans arrêt, œuvré et dans tous les domaines qui s'offraient à lui, pour ce Christ dont le joug est doux et le fardeau léger à celui qui a compris.

Sur la croix du tombeau de Jean Bielecki à Varsovie, veille l'effigie de Jésus ! Symbole de la réalité éternelle pour cette âme pure et sainte que nous saluons ici de tout notre cœur.

(à suivre).

MAX CAMIS.

LA LOI UNIVERSELLE

(SUITE)

Le Jugement dernier

« ...Celui qui aura vaincu et qui aura gardé mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations. » (Apoc. II, 26). Il faut que l'homme soit le précurseur du règne de la Vérité, après lequel tout soupire dans la nature. Au milieu des douloureux progrès des ennemis, il faut que les hommes de bonne volonté marchent dans la voie restauratrice, vers le terme de gloire et de victoire.

Pour remercier la Divinité, l'homme régénéré s'abandonne tout à Jésus, c'est là la véritable action de grâce ; mais la soumission de la volonté à celle du Ciel ne consiste pas en « non agir », il ne faut

pas cesser la lutte ! Le Christ, notre divin modèle nous dit : « De même que le Père, j'agis constamment ». « S'abandonner à Dieu, dit saint François de Sales, ne consiste pas à pratiquer la retraite quand ton père ou ta mère ont une vraie nécessité de ton assistance... ». Et plus loin, ce saint explique que la volonté soumise à la Volonté Suprême n'est pas de laisser prendre puissance sur nous ou sur les nôtres par la maladie, sous prétexte que rien n'arrive sans la permission de Dieu ; non, il faut appeler le médecin tout d'abord, dit-il, puis veiller à ce que ses conseils soient suivis et les bons soins donnés ; et si, malgré tout, le cher malade est enlevé, c'est *alors* qu'il faut se soumettre à la volonté du Ciel.

« Le combat n'est pas d'un jour, mais de la vie entière, car la vie chrétienne n'est vraiment au-dessus de la vie naturelle que si elle est une vie de sacrifice et de lutte ; ce n'est que par la lutte et la patience que le Ciel se développe en nous. » (Imitation de J.-C.).

Chaque saint nous donne l'exemple de l'action et du sacrifice ; c'est là toute la vie de l'enfant de Dieu, du disciple de Jésus.

Ce monde est un champ de bataille où s'affrontent sans répit le Ciel et l'Enfer. Toutes les causes profondes du mal résident dans le plan spirituel. Sans le monde spirituel mauvais, dit L. C. de Saint-Martin, la nature serait une durée de régularité et de perfection ; sans le monde spirituel bon, cette nature serait une durée éternelle d'abomination et de désordre ; c'est le mélange de ces deux forces qui

compose le Temps, sans être ni l'une ni l'autre ce temps, qui offre une image successive de l'une et de l'autre, par la manifestation du bien et du mal, du jour et de la nuit, de la mort et de la vie, etc...

Avant la chute, l'œuvre de l'homme était simple, mais depuis cette chute, elle est double ; car l'ennemi qui ne pouvait avoir accès dans aucune région régulière, soit matérielle, soit spirituelle, a su subjuguier l'homme pour se faire ouvrir toutes les portes de ce royaume qui devait avoir pour Roi, l'Homme général ; mais le comble, c'est que de plus en plus la brèche s'est agrandie, de sorte que ces portes se sont fermées sur l'Homme réel, qui se trouve dehors, privé de son vêtement, tandis que l'ennemi est dedans. Il faut alors, tout premièrement, que cet homme retire son âme ou sa volonté du gouffre, dans lequel elle est tombée.

La tâche est dure, mais le Ciel veut que nous fassions tout notre possible, et ensuite la Providence, appelée, fait le reste.

Ayant triomphé de l'intrus, de lui-même, grâce au divin sauveur, l'homme peut reprendre l'œuvre pour laquelle il est sorti de l'Unique ; c'est-à-dire, il doit instruire et améliorer cette pauvre nature, livrée à l'ennemi, pour combattre le mal répandu à torrent par le grand Orgueilleux et ses deux lieutenants : Mammon et l'Antéchrist, jusqu'à ce que Celui qui monte le Cheval blanc vienne vaincre lui-même ; mais alors ce sera le Grand Jugement.

Ce qui fait le Ciel, c'est la présence de Dieu en soi, c'est l'ordre, c'est l'harmonie ; tandis que l'Enfer qui est partout où Dieu n'est pas, c'est le mal.

le désordre, l'abomination ; or, l'humanité collective telle l'homme individuel doit arriver à être l'image de la Divinité ; mais le peuple choisi pour être le foyer rayonnant de l'Amour divin est encore divisé par les passions, il manque à sa mission, cependant que le temps passe et que le mal augmente toujours !...

Il est facile de constater qu'il existe un plan mystérieux servi par de malheureux égarés, ayant pour objet de conserver un royaume au Révolté, en sapant, par tous les moyens, l'œuvre de Jésus. Cependant, sans le Christ, sans ses disciples qui répandent leur substance de vie de partout dans cet Univers qui expire, rien ne pourrait subsister ; c'est la céleste substance qui soutient cette malheureuse nature, harcelée par l'ennemi et qui souffre, car elle est sensible et non indifférente au bien et au mal, comme la matière. Le plus souvent, la substance de Vie agit par la souffrance, dans les douleurs, dans les angoisses, car, c'est dans la désolation qu'elle nous apporte son remède, à travers le sépulcre qu'est ce monde. La mort est la seule monnaie de ce gouffre, et notre tâche, c'est de changer cette mort contre la Vie auprès du divin Banquier : Jésus-Christ.

C'est par le sacrifice que l'homme a commencé sa régénération ; c'est en étant son propre sacrificateur qu'il s'est débarrassé du moi inférieur et qu'il n'est plus gêné dans ses pensées par les sens et la triste raison humaine. C'est encore par le sacrifice que l'homme purifié va améliorer les êtres qui se trouvent sur son chemin ; c'est en se donnant tout et par l'action, que le mal se détruit ; aucun discours

ne peut anéantir son règne. Le bon samaritain est le plus souvent écouté, car il joint l'exemple à sa parole. Mais la plus grande tâche de l'homme-esprit est de prier sans arrêt pour que les Appelés recouvrent leurs oreilles et qu'ils comprennent enfin la Réalité !...

On peut dire que l'intelligence humaine est affreusement ravalée en ce moment ; c'est ainsi que l'homme civilisé a des tendances à retourner à l'état sauvage, alors l'Adversaire jubile, puisque son plan est de faire rétrograder la race blanche. Et, pour faciliter ce retour en arrière, rien n'est épargné comme systèmes diaboliques : le nudisme, le freudisme, l'anarchie, le règne de chaque individualité, le sabotage de la famille, etc., etc... Puis de nombreux ouvrages exotiques, faits pour des mentalités spéciales, comme préservatifs contre l'extension du mal, mais qui se transforment en véritable poison pour les Occidentaux cependant, perversion intellectuelle aussi grave que la perversion sensuelle, quoique dans un autre domaine.

Tout est préparé, dans cette substance malsaine, pour que triomphent l'orgueil et l'égoïsme dans l'homme. La Divinité y est réduite à n'être qu'une espèce de génitrice inconsciente de l'Univers ; le bien et le mal n'existent pas ; la science seule sauvera l'homme, etc... L'Évangile même n'est pas épargné, ces empoisonneurs nous le montrent comme un développement de la légende de Krishna, ou regardent le Christ comme un mythe solaire.

(à suivre).

Madame D..

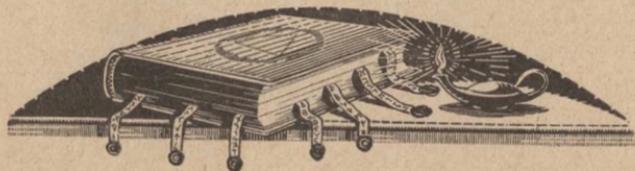
Lumière sans défaut du Soleil, fille aînée
Du Verbe, c'est à toi, fée aux mille couleurs,
Que nous devons, dans la fraîcheur des matinées,
L'éveil quotidien des rêves et les fleurs.

Archange évocateur, poète enthousiaste,
Tu brises tes rayons sans cesse déviés
Et mêles, te plaisant aux suaves contrastes,
A la nuit des cyprès l'argent des oliviers.

Tu vas d'un être à l'autre, agile, vive, ailée,
Joyeuse... Est-ce qu'un jour, saluant une sœur,
Tu n'éveilleras pas, princesse ensorcelée,
La lumière qui dort au profond de mon cœur ?...

(1924)

Jacques HEUGEL.



L'Eisteddfod de Wrexham

Invité officiellement à envoyer aux fêtes bardiques de Wrexham une délégation qui recevrait solennellement l'investiture pour le Cercle tout entier, le « Collège bardique des Gaules », en la personne de trois de ses membres : MM. Ph. Lebesgue, J. Heugel et A. Savoret, prit part, le 10 Août dernier, à l'une des plus importantes et significatives cérémonies de l'*Eisteddfod* de Galles, dont les fêtes se sont déroulées, devant un immense concours de peuple, depuis lundi soir 7 août jusqu'au samedi suivant inclus, sans interruption.

Nous ne saurions entretenir ici nos lecteurs d'autre chose que de ce qui concerne spécialement le « Collège bardique des Gaules ».

Revêtus de leurs robes symboliques et tête nue, nos trois délégués, suivant en voiture le long et imposant cortège des Druides, Ovates et Bardes respectivement costumés de blanc, de vert et de bleu, s'acheminèrent, dès huit heures du matin, vers le champ au centre duquel s'élevait le *Maen-Llog* ou dolmen, au milieu d'un cromlech de douze pierres. Une vaste enceinte circulaire contenait la foule : car dans cette enceinte ne pouvaient pénétrer que les membres de la *Gorsedd*, en robe rituelle. La cérémonie du 10 août était consacrée exclusivement à la réception des nouveaux membres, hommes et femmes : des intellectuels pour la plupart. La délégation de France, conformément aux prescriptions du rituel, devant attendre que la cérémonie eût com-

mencé pour être introduite à son tour, par les soins du Barde-Héraut, dans le cercle sacré.

Le Professeur Morgan Watkin, chevalier de la Légion d'Honneur, et fervent ami de notre pays, avait été adjoint à notre Délégation à titre d'interprète et devait la guider tout au long de la cérémonie.

Quand nous fûmes parvenus à l'entrée du Cercle, la trompe de la Gorsedd retentit, comme en alarme. Le Barde-Héraut s'approche alors du *Maen-Llog* et, s'adressant à l'Archidruide, annonce :

— Vénérable Archidruide, des Étrangers sont aux confins de notre Cercle.

L'Archidruide alors répond :

— Viennent-ils en paix ?

— Je ne sais.

— Demandez-leur l'objet de leur visite.

A ce moment, le Barde-Héraut revient vers l'entrée du Cercle, puis retourne une fois de plus vers l'Archidruide.

— Vénérable Archidruide, dit-il, c'est la Paix. Ils ont répondu : *Heddwch* ! Ce sont des étrangers d'au-delà des mers, et qui parlent un langage étranger.

(Il faut savoir que le gallois est la seule langue qui soit admise à la *Gorsedd*, et que nous avons dû être spécialement autorisés pour pouvoir nous exprimer en français.)

— Ils sollicitent la permission, poursuit le Barde-Héraut, de pénétrer dans le Cercle pour présenter leur requête à l'Archidruide de la Gorsedd des Bardes de l'île de Bretagne.

— D'où viennent-ils ?

— De France.

— Au nom de la Paix, admettez-les !

Escortés de deux *spensers*, l'un à notre droite, l'autre à notre gauche et suivis du Barde-Héraut, que sa haute taille rend particulièrement imposant, nous nous avançons vers le *Maen-Llog*, mais devons faire courte halte à cinq pas de la pierre, pour nous incliner devant l'Archidruide, qui prononce à notre adresse ces paroles solennelles :

— Soyez les bienvenus au nom de la Paix dans ce cercle sacré ! Je vous prie de monter à mes côtés sur cette pierre où je suis, et d'exposer les raisons de votre venue. M. Watkin interprétera pour moi le sens de vos paroles.

La Délégation se dirige tout aussitôt vers l'arrière du dolmen, et son chef en gravit les degrés. L'Archidruide et lui s'inclinent encore une fois l'un vers l'autre, et M. Ph. Lebesgue est autorisé à prononcer le texte de son adresse. Nous le reproduisons ici :

« Frères de Galles,

« Nous venons du fond des Gaules apporter aux Celtes des Iles Britanniques le salut des Celtes de France.

« Comme vous, nous croyons en Dieu, en l'âme immortelle ; nous croyons en l'idéal chevaleresque qui a fait la gloire de nos peuples !

« Comme vous encore, nous croyons que seule la renaissance de la Chevalerie celtique peut sauver l'Occident en péril ; ainsi qu'elle l'a fait déjà, aux jours du moyen âge, lorsque fut proclamée la Quête du Graal.

« Dès l'aube de l'histoire, le génie celtique a

nourri l'Europe de sa lumière, de sa chaleur et le Dolmen est devenu le plus solide piédestal de la Croix.

« A travers la Gaule une et multiple, de l'Atlantique au Rhin et de la Mer du Nord à la Méditerranée, nous voulons réveiller le génie celtique, dont la langue de Basse-Bretagne, sœur de la vôtre, incarne la vertu ; nous voulons aider de toutes nos forces à la résurrection du vieux Merlin.

« C'est pour cela que nous sommes venus vous saluer, frères gallois, et pour demander au Vénéral Archidruide de votre Collège, ce Collège qui, depuis tant de siècles, porte haut le flambeau de la Tradition, d'admettre le Collège bardique des Gaules à la Table Ronde des peuples celtiques. »

M. Watkin monte à son tour sur la pierre et redit en langue galloise l'allocution de M. Ph. Lebesgue.

Avant de se retirer, ce dernier est admis à déclamer, également devant le peuple assemblé, et dont les sympathies se manifestent avec ferveur, un poème composé pour la circonstance. A soixante-quinze ans de distance, ce poème fait écho à celui que Lamartine fit retentir en un toast célèbre à l'*Eisteddfod* d'Abergavenny (1).

Sur ces entrefaites, M. Lloyd George vient d'arriver avec sa femme. Les minutes pressent. M. J. Heugel renonce, par courtoisie pour l'Archidruide, à dire les beaux vers qu'il avait préparés, lui aussi.

L'Archidruide répond brièvement au Chef de la

(1) Nous le publierons *in-extenso* dans notre prochain numéro.

Délégation de France et M. Watkin nous répète ses paroles en français.

L'investiture nous est accordée pleine et entière. La remise du sceptre au Chef de la Délégation en est le symbole.

On applaudit vigoureusement. On aime la France, là-bas !

Nous nous retirons alors avec notre interprète un peu en arrière du *Maen-Llog*, et les réceptions de membres nouveaux suivent leur cours, sous le chaud sourire du soleil. La cérémonie terminée, Druides, Ovates et Bardes se forment en cortège et défilent à travers les rues de la Ville, pour se rendre au Théâtre du Pavillon, où la dislocation doit avoir lieu et où on se réunira de nouveau l'après-midi, pour le couronnement du Barde vainqueur du tournoi poétique de l'année.

Nous suivons encore une fois la Procession en voiture, acclamés et salués chaleureusement par la foule galloise. La fraternité celtique n'est pas un vain mot. Nous retrouvons là la ferveur du cœur breton. Et n'est-ce pas le « Collège Bardique de Petite Bretagne » qui nous a accueillis le premier et qui a favorisé notre entreprise ? Le flambeau est maintenant rallumé pour toutes les Gaules, et chaque Province de France, à son tour, doit, à notre appel, se préoccuper de retrouver son génie propre, qui est part intégrante du génie celtique. Il s'agit du salut de l'Occident.

Trois choses sont primitivement contemporaines : L'Homme, la Liberté, la Lumière, disent les Triades.

AB GWENC'HLAN.

Les Théories de Freud et le Spiritualisme

Je n'ai pas l'intention d'épuiser en quelques pages un sujet aussi vaste que celui de la Psychanalyse. De plus, n'étant pas médecin, je ne ferai qu'effleurer la partie purement médicale des doctrines de Siegmund Freud. On parle beaucoup de ces doctrines, on murmure des mots mystérieux : *complexe d'Œdipe*, *refoulement*, mais, en général, le grand public ignore souvent le fond de la question. C'est peut-être heureux, car les théories du docteur viennois et ses méthodes curatives ne sont pas des jouets pour enfants étourdis.

Cependant, il existe de nombreux traités de « vulgarisation », grâce auxquels n'importe qui peut se donner un vernis, bien fragile, de psychanalyste.

Qu'on me permette de déclarer franchement que le plus grand danger des théories freudiennes réside dans cette vulgarisation intempestive. Dans des cerveaux frustes ou dans des cœurs insuffisamment affermis par la foi, elle peut provoquer des ravages, non seulement intellectuels, mais aussi psychiques. On ne peut que regretter la façon dont les connaissances sont, de nos jours, livrées à tous, sans garantie de science ou de moralité. N'importe quel exalté peut maintenant trouver, dans les livres, les recettes les plus sûres pour faire sauter un train, expédier les gêneurs *ad patres*, ou se détraquer en « psychanalysant » à tort et à travers.

Puisque, de nos jours, la science quitte le laboratoire pour la place publique, comme, autrefois, elle quitta le Temple pour le laboratoire « profane », il

n'est pas inutile de donner une vue sommaire, mais objective, d'une théorie à la mode et de mettre en garde les simples curieux contre les inconvénients qu'elle présente pour les non spécialistes. Il n'est pas inutile, non, plus, de préciser, puisque nous sommes entre spiritualistes, quelle position est à prendre vis-à-vis des thèses, souvent fort justes, parfois spécieuses, présentées par Freud et ses disciples (d'ailleurs plus ou moins dissidents).

Je me bornerai donc à quelques généralités indispensables et essaierai de porter un jugement, non sans appel, sur quelques points délicats. Avant de m'y livrer, je tiens à souligner une des causes de l'emballement des « incompetents » pour des théories assez abstruses. Cette cause, c'est l'atmosphère « sexuelle » dans laquelle se meuvent les concepts freudiens.

Tous les pervers, tous les détraqués, ou simplement les curieux de détails scabreux et d'historiettes affriolantes sont tentés — telle Eve par le serpent, — par ce qui, dans le Freudisme, devrait rester l'apanage exclusif des médecins et des psychologues. Tel est l'esprit du temps, tel est un des éléments les plus troubles du « succès » de Freud, en même temps qu'un des dangers les plus évidents de certains ouvrages psychanalytiques sur une catégorie de lecteurs, bien connue des librairies spéciales...

La Psychanalyse, ne l'oublions pas, est avant tout un système d'explication et de traitement des affections mentales et nerveuses : démence, tics, névroses, phénomènes hystériques, obsessions, etc. Les individus bien portants qui ouvrent un traité de psychanalyse sont victimes, presque infailliblement, de

la même erreur de perspective que ceux qui ouvrent, sans éducation médicale, un de ces nombreux traités de médecine usuelle, « à l'usage des familles » : le malheureux lecteur, tout bien portant qu'il soit, se perd dans la liste des symptômes et se croit affligé, à lui seul, de toutes les maladies décrites. De là à se « soigner » au petit bonheur, il n'y a pas loin. Mais comme le domaine de la psychanalyse est particulièrement mouvant et trompeur, il est facile de se rendre compte des manies et des troubles mentaux qui peuvent affliger l'imprudent « apprenti sorcier » qui applique l'algèbre freudienne à son équation personnelle, sans s'être d'abord rendu maître des « quatre règles » de l'arithmétique thérapeutique...

Comme pour une autre théorie à la mode, je veux parler de la Relativité einsteinienne, on peut affirmer hardiment qu'il y a, pour le freudisme, beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

Résumons les propositions essentielles formulées par le docteur Siegmund Freud.

La psychanalyse est d'abord *une autocritique* ou une *hétérocritique* des phénomènes affectant le *subconscient*, un procédé d'*introspection* s'appliquant aux régions obscures de l'être, où ne pénètre pas facilement la lumière de la *conscience vigile*. C'est ensuite une méthode de *traitement*, déduite de l'exploration du subconscient.

Enfin (et nous pénétrons ici dans la partie la plus discutable de la méthode), c'est une tentative d'appliquer les règles du *déterminisme mental* à une quantité de phénomènes, en particulier au *rêve* ; conjointement c'est une *hypothèse générale* consis-

tant, comme l'a très bien écrit le D^r Claparède, « à considérer toutes les créations de l'esprit humain (art, science, religion, philosophie) et la plupart de nos réactions journalières, comme exprimant des *désirs subconscients* de la nature humaine, ou comme étant plus ou moins sous l'influence de ceux-ci ». Par ce dernier trait, la Psychanalyse s'affirme comme l'*organon* d'une méthode de critique universelle, dans tous les domaines de la vie humaine. Nous verrons plus loin ce qu'il faut en penser.

Mais, qu'elle soit une méthode d'exploration du subconscient, un chapitre de l'art de guérir, une hypothèse d'ordre général, la psychanalyse repose sur un certain nombre de faits expérimentaux, coordonnés systématiquement selon certaines vues de l'esprit et codifiés ensuite, au moyen d'une terminologie particulière qu'il importe de préciser pour n'en pas être dupe.

Dans ses « *Cinq leçons sur la Psychanalyse* », le D^r Freud expose d'une façon très claire et relativement peu technique les postulats de son système. Résumons brièvement ces données élémentaires mais suffisantes :

Le point de départ du Docteur fut le traitement d'une hystérique, qui lui permit de conclure rapidement que l'hystérie a pour facteur essentiel de violents ébranlements affectifs. Les symptômes (parfois si déroutants et si contradictoires), de l'hystérie sont des *résidus* de *traumas psychiques*, déterminés par les scènes dont ils formaient le résidu mnésique (souvenir virtuel, non actuel, à l'abri des investigations de la conscience vigile, mais non pas aboli puisque sa présence catalyse, pour ainsi dire,

l'élément psychique, y déterminant des troubles variés). Freud a très bien résumé son opinion par ces paroles : « *Les hystériques souffrent de réminiscences* ». Le principe de la conservation de l'énergie éclate ici, sans doute possible : une hystérique ne pouvait se décider à boire dans un verre, malgré une soif ardente. Le point de départ lointain de ce phénomène morbide était le suivant : elle avait vu sa gouvernante faire boire un petit chien dans un verre. Par égard pour celle-ci, elle *refoula* son dégoût et se garda d'en rien manifester. Or, lorsque, plus tard, cet incident oublié en apparence se présenta à sa conscience de veille, grâce aux efforts du médecin, *l'émotion refoulée autrefois ressuscita avec une violence particulière, comme si elle s'était conservée intacte pendant tout ce temps*. La guérison du symptôme lié à l'émotion qui l'avait provoqué par son refoulement, dépend de la confession de cette émotion, dès que celle-ci réintègre le champ de la conscience de veille. Mais il faut que cette mise au jour du mal caché s'accompagne d'*affects*. Nous entrons ici dans le domaine de la psychologie ordinaire : toute sensation enregistrée par les centres nerveux appropriés tend, d'une part, à s'emmagasiner dans la mémoire sous forme d'image mentale (mouvement centripède ou du non-moi vers le moi), d'autre part à se transformer en impulsion motrice (parole ou geste), qui présente la contre-partie équilibrante de la sensation, la réaction du moi impressionné sur le non-moi, car une image mentale est toujours animée d'un mouvement propre, toujours le siège d'un dynamisme *virtuel* ou *actuel*.

Si la comparaison n'était pas un peu simpliste,

nous dirions que l'image mentale est une véritable petite bouteille de Leyde, dont la charge est proportionnée à l'intensité de l'émotion correspondante. Le refoulement la fait passer du conscient (où elle avait l'avantage de pouvoir être surveillée et déchargée lentement), dans l'inconscient où, échappant à tout contrôle, elle conserve son dynamisme, prête à se décharger à l'improviste dès qu'elle rencontrera un conducteur approprié : la tare ou la prédisposition psychique qui constituera le « point de moindre résistance » à la décharge.

C'est pourquoi la confession pathétique, le récit chargé d'émotion est nécessaire à la guérison dans le cas qui nous occupe : l'idée-force doit être « déchargée », par sa transformation normale en impulsion motrice.

Je ne sais si cette courte interprétation serait du goût des disciples du célèbre docteur, encore que ce dernier affectionne beaucoup les comparaisons et les analogies...

(à suivre).

A. SAVORET.



Le Nombre, la Mesure et le Poids

Cette expression mystérieuse est d'origine kabbalistique. Par le Nombre, la Mesure et le Poids, toute création s'est accomplie. Mais le pourquoi et le comment de l'acte créateur doivent nous rester cachés, on le sait, et bien que ces mots soient certes, révélateurs, en comprendre le sens ne serait possible qu'à l'être régénéré en qui se serait accomplie l'extraordinaire promesse faite par le Christ : *« Nul ne peut connaître le Père, que celui à qui le Fils l'a révélé »*.

Mon but, en écrivant cet article, est donc seulement de rechercher les enseignements de l'Évangile et de les rapprocher du sens ordinaire que nous attachons à ces mots, Nombre, Mesure, Poids, pour en faire jaillir la lumière, en même temps que les conseils de l'Évangile nous les feront mieux comprendre.

La Kabbale écrit « EHIEH » le Nom incommunicable et incompréhensible de Dieu, au moyen de trois lettres, triple répétition du « Iod » hébreu. C'est uniquement une représentation intellectuelle de l'Absolu ; c'est un symbole, une image de ce qui est, mais au seul point de vue métaphysique.

Heureusement, le cœur, la sensibilité intérieure, peuvent aller plus près de la Vérité, c'est ce que prouve l'étude expérimentale de la Mystique Chrétienne.

Au premier « Iod » est attaché, toujours symboliquement, l'action créatrice émanant le Nombre et le Temps, en quoi il se développera. Au second, l'idée

de Mesure et d'Espace ; au troisième, celle du reflet de l'éternelle substance, créant la matière sous toutes ses formes, et la notion de Poids.

Dieu a tout créé par le Poids, le Nombre et la Mesure, disons-nous. Dans toute créature, nous retrouverons le reflet de ces trois principes, en qui nous pouvons reconnaître trois Etres Spirituels complets ; trois personnes, émanations directes du Père ; incompréhensibles, certes, dans leur essence, mais dont l'action est évidente dans tout ce qui vit et dans la matière terrestre.

Le *Nombre* peut être considéré comme le ressort secret des créatures.

C'est en elles, la *Vie* dans toutes ses manifestations. Son milieu est le Temps dont nous expérimentons la force ici-bas, c'est l'action spéciale du Père.

La *Mesure*, c'est surtout le Fils qui en possède le secret. En nous, c'est le principe de la *forme* intérieure et extérieure. Son milieu est l'Espace vrai, indéfini, inconnaissable et, sur terre, l'espace physique et ses trois dimensions : longueur, largeur, hauteur, mais ce sont aussi toutes les divisions concevables de l'Espace hyperphysique.

Le *Poids*, c'est la caractéristique principale de l'Eternelle substance, première Créature, source de toutes les formes connues et inconnues de la matière Cosmique, Astrale, Terrestre, dans toutes ses spécifications.

C'est l'action réservée au Saint-Esprit. En nous, c'est le principe de la matière de nos corps fluidiques ou physiques.

Je répète, d'après la Kabbale (1), ces attributs et ces noms de Père, Fils, Saint-Esprit, mais je dois ajouter que de toute évidence ils sont relatifs aux possibilités très réduites de notre appareil mental.

Il est très logique de penser qu'en la Réalité Vivante, l'Esprit seul *Est*. Ses différents mouvements incompréhensibles que nous avons ainsi désignés, nous échappent totalement. Il faut donc préciser qu'ils ne nous permettent aucune impression exacte.

Retenons que, dans la chair, nous ne saurons rien du Poids, du Nombre et de la Mesure *vrais* d'une créature examinée ; c'est-à-dire que la vie en elle, la raison de ses formes et les vraies lois de sa matière nous resteront inconnues.

Par exemple, si nous étudions un homme, nous ne pourrions être conscients du nombre divin qui règle ses actions ; sa vie essentielle, son âme, nous resteraient inconnues. Ses différentes mesures et le principe de ses formes extérieures également, et nous ne pourrions étudier la matière en lui que dans les manifestations les plus grossières, dont les vraies lois, — qui dépendent de sa Vie-Principe — nous échapperont.

Nous pourrions faire les mêmes constatations pour une plante, une pierre ou un animal. Je m'empresse d'ajouter que cette ignorance totale n'existe que pour l'homme matériel ordinaire car, dans la mesure où l'homme avance vers la Vérité, — par l'initiation et la charité, par la compréhension plus juste du Christ, — cette ignorance s'éclaire progres-

(1) Notions de Kabbale, **Papus**, *Traité Méthodique*.

sivement et il n'est pas besoin d'être un Saint ou un Ami de Dieu, pour que la signification de poids, de nombre et de mesure, dans un être, commence à se préciser à notre conscience, en voie de régénération.

Mais dans la manifestation physique de ces mêmes principes nous sommes plus à même de les saisir sur le vif, — et cela aussi haut que possible.

Prenons d'abord le *Nombre*.

Si nous connaissons le nombre central, spirituel d'un être organisé : pierre, végétal, animal, homme, ou même d'un être collectif comme celui dont l'existence artificielle provient d'une foule d'hommes réunis, si nous savons le *nombre exact* d'une force naturelle : électricité, chaleur, lumière, son, etc... nous en serions les maîtres et pourrions les diriger à notre gré.

L'ésotérisme a étudié les lois des nombres et je ne doute pas qu'il y ait dans cette étude une ou plusieurs approximations intéressantes de la Vérité. Par exemple on peut concevoir intellectuellement que le nombre semble bien avoir été la base même de l'acte de création. Le Temps est composé de nombres et Pythagore disait qu'il est le grand distributeur de la force. Mais toutes les sciences des occultistes et même des adeptes ne peuvent nous donner que des reflets très éloignés du Centre. Ces reflets sont cependant plus nets que les connaissances scientifiques humaines.

Nous, mystiques, nous ne chercherons donc pas à approfondir cette science parce que nous savons que Son secret, Dieu seul le possède et qu'il doit rester dans Sa Volonté.

La réaliser ardemment et complètement est notre suprême désir et nous savons aussi que ce chemin nous prépare, à devenir un jour, un frère de Jésus.

(à suivre).

G. PHANEG.

Quelques données sur l'Astrologie Égyptienne

Le ciel de l'Égypte, avec son soleil rayonnant le jour et les étoiles qui ressortent en relief sur la voûte de velours noir pendant la nuit, devaient nécessairement attirer l'attention de l'habitant de ce beau pays. Depuis les temps les plus éloignés, il apprit à observer les mouvements des astres qui se groupaient dans son imagination en formes bizarres d'animaux, de serpents et d'êtres fantastiques. Toutes ces images vivaient et parcouraient la voûte céleste dans un ordre établi se répétant d'un jour à l'autre.

Le parcours journalier du soleil apprit à l'observateur primitif le phénomène du jour et de la nuit qu'il divisa respectivement en heures.

Les phases de la lune lui donnèrent l'idée du mois qui fut primitivement lunaire.

Enfin les déclinaisons du soleil de son chemin traversant le zénith suggérèrent l'idée du cycle de l'année, cycle qui étant accompli, le soleil retournait à son lever à la même place qu'au commencement du cycle précédent.

À ces phénomènes célestes venaient se joindre les crues régulières du Nil auxquelles le pays devait sa prospérité. Ceci enseigna le peuple à diviser l'année en trois saisons qui duraient chacune 4 mois : celle-

de la crue (inondation), celle de l'ensemencement et celle de la récolte.

Tous ces phénomènes de la Nature observés pendant une longue période (siècles ou millénaires ?) permit aux prêtres égyptiens d'établir un calendrier et des tables des mouvements de la sphère céleste.

Le premier jour de l'année fut établi vers le 15 juin, époque à laquelle la crue arrivait ordinairement à Memphis. En ce jour commençait le mois Thoth. D'autre part, nous savons par les inscriptions, qu'à l'établissement du calendrier l'étoile Sirius (Sothis d'après les Grecs et Sepdt selon les Egyptiens) se montrait à l'aube précédant le soleil.

Ceci est une indication importante qui nous permet d'établir certaines dates de l'histoire égyptienne.

Etant donné que l'année solaire comporte $365 \frac{1}{4}$ de jours, le lever de Sothis retarde d'un jour tous les quatre ans. Or, il faut 1461 années pour que le lever héliaque de Sothis se produise à nouveau le premier jour de l'année. Les astronomes grecs et romains appellent cette période Sothique.

Les Egyptiens avaient dressé des tables permettant d'établir l'écart annuel entre l'année Sothique et l'année héliaque.

C'est précisément cet écart mentionné sur quelques monuments qui nous permet de savoir la date de certains événements historiques.

Par exemple, dans le papyrus de Kahum il est dit, que l'an 7 du règne de Senourset (XII^e dyn.) le lever héliaque de Sothis est tombé le 19 Pharmothi (8^e mois de l'année). Ceci nous donne les années 1882-79 av. J.-C.).

Dans le papyrus médical d'Ebers en l'an 9 d'Aménophis 1^{er} (XVIII^e dyn.), le lever héliaque de Sothis eut lieu le 9 Epiphi (11^e mois de l'année). Ce qui nous donne la date de 1550-47, etc...

Malheureusement les documents que nous possédons ne donnent pas toujours ces repères et nous ne pouvons déterminer la plupart des dates qu'approximativement.

L'établissement du calendrier égyptien est supposé au plus tard en 4238-41 avant notre ère, époque où le lever héliaque de Sothis s'était produit le premier jour du mois Thoth. Mais il se pourrait que le calendrier fut établi plus tôt comptant toujours les cycles de 1460 ans.

Un autre point de repère d'après lequel on peut retrouver les dates égyptiennes est la position de la constellation de la Cuisse (Grande Ourse) qui marque sur le ciel le temps comme une aiguille d'horloge gigantesque.

Dans le chapitre 64 du papyrus Nu, chapitre considéré comme étant un des plus anciens de la collection appelée « Le Livre des Morts » il est dit que : « le sabot de la cuisse est lié au cou de la face... » et plus loin que ceci se passe : « quand les douze (signes du Zodiaque) se tenant par les mains (formant un cycle) paraissent l'un après l'autre (au-dessus de l'horizon). C'est le sixième qui est celui où l'ennemi est vaincu... »

Ces mots sybilliques signifient que la pointe de la Grande Ourse est orientée vers le soleil (1) se levant dans le premier degré de la Balance.

(1) Symbolisé par la face Papyrus of Nu, ch. 42.

Les mots « quand l'ennemi est vaincu », signifient le lever du soleil, le commencement du jour, car les Egyptiens représentaient métaphoriquement le jour et la nuit comme une lutte constante de la lumière (le bien, symbolisé par Ra ou Horus) avec les ténèbres (le mal, symbolisé par Set).

Le soir c'était la victoire de Set et le monde entier était plongé dans les ténèbres, mais le matin venait la victoire de Horus (Râ) dont la venue était annoncée par son précurseur Sothis.

Les données de ce papyrus nous indiquent que la position dont il est question eut lieu aux équinoxes d'automne. Nous pouvons en déduire la date qui sera 2456-53 av. J.-C. (VII^e, IX^e dyn.).

Le fameux plafond de Dénderah, actuellement au Louvre, semble indiquer la même date, car nous y voyons la Cuisse qui dirige son sabot vers le commencement du signe de la Balance sur lequel se trouve le disque solaire renfermant l'hiéroglyphe de l'enfant (soleil naissant).

La date que nous en déduisons est la plus rapprochée, mais il se pourrait que nous ayons ici une indication des connaissances astronomiques des Egyptiens (ou de ceux qui avaient conquis l'Egypte et apporté avec eux leur civilisation bien antérieure à l'égyptienne), beaucoup plus anciennes, car cette même position pouvait être observée 26 mille ans plus tôt...

(à suivre).

ENEL.

BIBLIOGRAPHIE

Philéas LEBESGUE. — **Les Miroirs du Temple** (Poème).
 Un vol. 80 pages Prix 10 fr.
 Editions de Psyché, 36, rue du Bac, Paris.

« Voici le Livre des Miroirs,
 Où chaque miroir est un livre,
 Un livre, une figure à vivre
 Entre les pages — blanc sur noir —
 Voici le Livre de l'Espoir,
 Où se convulsent bien des plaintes
 Avides de devenir saintes :
 Mon angoisse y mit son empreinte... »

Ces paroles de l'auteur précisent mieux qu'un long commentaire l'esprit dans lequel fut composé ce recueil.

Le premier Livre est celui d'Adam. C'est toute l'histoire de la chute primitive et de ses conséquences qui passe sous nos yeux, dans un poignant raccourci :

« L'universel Adam se fragmenta lui-même
 Et devint légion d'âmes folles, au sein
 Du feu d'enfer dont la matière est animée,
 Et les siècles rythmant l'hymne des destinées
 Se mirent à courir sur la piste du Temps. »

Ici, le poète rejoint le philosophe de **L'Au-delà des Grammaires**.

Puis c'est le Livre de Nemrod, qui a « durant vingt ans massacré sans mesure, asservi, torturé des millions d'esclaves ». L'orgueil et l'ambition brûlent le cœur du rebelle dont Satan peut dire : « J'étais dans la vapeur du sang de tant de meurtres ; Nemrod m'a respiré comme une odeur ». Mais, déjà, le Leit Motiv de la Rédemption se fait entendre et tonne la divine réponse : « Les siècles sont les étapes du Rachat par la Douleur ! »

Tournons les pages. Voici maintenant le Livre de Prométhée qui, sur son rocher, reproche aux Cabires d'avoir anéanti l'amour sous leurs sombres marteaux, poussé des foules dans leurs géhennes d'acier et « dressé sur l'univers l'empire de Phynance ». C'est tout le pro-

cès de la civilisation matérialiste que reprend, avec une incroyable vigueur, Philéas Lebesgue. Nos modernes « Cabires » ne répondraient-ils pas comme ceux d'autrefois :

« Mais nous ne savions rien, dans nos laboratoires,
De ce que nos travaux allaient servir à faire ;
La fièvre de créer nous aveuglait les yeux. »

Puis c'est le Livre de Don Juan. Le dialogue entre le trop célèbre héros et Don Quichotte, que coupent de brèves interventions de Faust et d'Hélène, pose, en quelques traits décisifs, le problème du combat éternel entre l'Amour-Sacrifice et l'amour-jouissance.

Nous en arrivons au Livre de Faust. Nul mieux que l'auteur ne connaît les détours de la conception goethienne de Faust. Mais ici, c'est un Faust « modernisé », qui parle, mieux, c'est l'Homme Moderne lui-même, dans ce que ce terme a de plus monstrueux : un Janus dont le double visage assemblerait les traits de Lénine et ceux de Kreuger. Aussi, Mephisto lui donne-t-il des armes parlantes : « Par delà le bien et le mal le Marteau frappe et la Faucille tranche... » Et Faust, sans écouter les voix qui veulent le retenir sur la pente fatale, sans écouter le paysan qui, déjà, le maudit : « Mes dieux sont morts, et faute de pouvoir les prier, j'agonise », Faust, donc, nous donne cette conclusion fatale :

« J'hésite et, pour un peu, je renierais le pacte ;
Mais je suis engagé ; j'irai jusques au bout,
Dussé-je, pour dernière et folle expérience,
Faire sauter ce globe et le réduire en cendres ! »

Et voici le Livre de Job. Ce n'est pas seulement le héros biblique tenté par Satan. Job, selon le pénétrant symbolisme de l'auteur, c'est aussi le Paysan. Ces pages comptent parmi les plus poignantes et les plus profondes de l'ouvrage. Paysan lui-même, penché sur les misères de ses frères, le poète trouve des accents d'une âpre sincérité pour dépeindre la détresse de l'Homme des champs.

« Dans le réseau vivant des magnétiques ondes...
entendez-vous... la voix de Job répondre au cri de Prométhée ? »...

La noblesse et la liberté vraie répandues sur le rude

labeur des campagnes sont décrites de main de maître. Et c'est avec une sauvage vigueur que sont retracés la lente désertion des champs, les empiètements de l'usine, l'avènement du faux luxe, les enseignements insidieux qui font rougir les fils de la simplicité des pères :

« N'étais-tu pas un homme libre, Job ? Tu vois
 Les nouveaux serfs en longues files se ruer
 Dans les casernes mécaniques du Progrès
 Et, grisés par l'envie autant que de sophismes,
 Croire à l'Eldorado promis par les hâbleurs. »

Job est sur son fumier. Comme autrefois, dans le pays de Huts, ses « amis » viennent le consoler et se réjouir secrètement de sa déchéance... Mais, autres temps autres types, ce ne sont plus Eliphaz, Bildad et Tsofhar qui viennent ajouter à son exaspération. Nous voyons défiler ici Joseph Prudhomme, Mandrin et Gribouille, tandis que retentit au loin la voix prophétique de Prométhée. Mais le désespoir n'arrive pas à terrasser l'Affligé, c'est ce que constate Satan : « Job a la tête dure. Il lui faudra des siècles d'esclavage et de foi, pour qu'il ait sa mesure. » A quoi Gribouille lui rétorque : « Crois-tu ? Nous le mettrons à la raison du Chiffre et, coëfficient obligé de produire, il se convertira : la loi sera la LOI... »

Enfin, pour terminer ce « Pentateuque », voici le Livre de Jésus. Devant le Christ repassent les héros des Livres précédents. Une magnifique version du Mystère du Saint Graal couronne cette œuvre qui se termine par un hymne à l'Amour et à l'Espérance :

« Les blessures du Christ ont saigné dans le vase
 Et le sang du Rachat ne peut être perdu... »

A. S.

TALDIR. — Choix de Poèmes. Un vol. broché 190 pages Prix 13 fr.
 Editions Figuière.

Chacun des poèmes bretons qui composent ce recueil est accompagné d'une traduction française. Citons, pour leur force et leur fidélité, les adaptations en vers de MM. T. Le Garrec et H. de la Guichardière.

La question bretonne est à l'ordre du jour, aussi ces poèmes, d'un Armoricaïn qui sait manier sa langue et la nôtre, sont-ils particulièrement révélateurs.

On peut lui reprocher, ici et là, quelques exagérations, bien excusables lorsqu'on sait quelles luttes ouvertes ou sourdes se poursuivent autour de la question régionaliste et linguistique, en Bretagne. Mais un poète n'a pas à emprunter la froide impartialité du savant et ce serait faire le procès de la poésie même que le lui tenir rigueur de certains vers où il malmène quelque peu Français et Franks. Par exemple, dans le *Chant de Guerre des combattants de Nomenoe* : « Tout endroit où auront passé les traîtres aux pieds félons sera lavé de leur sang, de leur sang verdâtre d'opresseurs ! »

Les Franks n'étaient pas sans défauts, certes ! Mais qui pourrait leur contester sérieusement les vertus guerrières ? Rouge et chaud était le sang qui coulait dans leurs veines et quel Breton cent pour cent pourrait sous-estimer l'importance primordiale du service rendu par eux aux Gaules, à toutes les Gaules ? Ce que représentent pour nous la victoire des Champs Catalauniques et celle de Poitiers, vaut bien un peu d'indulgence.

Mais ne chicanons pas Taldir. A part deux ou trois pièces de circonstance (Il était une fois ; La Vierge Rouge, etc), l'ensemble du recueil est infiniment plaisant et témoigne d'une maîtrise et d'une verve poétique qui placent l'auteur au premier rang des poètes bretons contemporains. Noblesse oblige ! N'est-il pas Grand Druide de Petite-Bretagne...

Nous avons infiniment goûté ces petits chefs-d'œuvre : Le Chant que chantait Maggie ; Le Baiser du Matin ; Chanson d'Amour ; La Gloire d'Eve ; et surtout Les Sept Bardes et la Fille du Roi, d'un accent si âprement breton :

« Seiz Barz a oant en eun ti koz
« An nor warnê oa serret kloz »...

« Ils étaient sept bardes dans une vieille maison,
« La porte, sur eux, était close »...

Il faut lire ces strophes puissantes et rudes, nouveau chapitre ajouté à la Légende de la Mort en Armorique et qui font songer invinciblement à De la Villemarqué !

Puisse la harpe de Taldir résonner longtemps encore sur ce ton, pour la joie de nos oreilles et de nos cœurs !

Direct.-Gérant Jacques Heugel - Imp. Baticle, Chauny

J. A. R. — **Lueurs Spirituelles.** Notes de Mystique pratique. 2 Vol. in-18 Prix 7 fr.

Ces deux volumes écrits avec le cœur, s'adressent à tous les blessés des combats de la vie, et leur montrent, avec une puissante concision la Voie Royale et directe qui les conduira à la paix et à la consolation dans la lumière du Verbe, Seigneur des créatures, Amour du Père, corporisé.

* D^r ARNULPHY. — **La Santé par la Respiration.** Quatrième édition revue, augmentée, avec figures explicatives. Volume broché.. .. . Prix 10 fr.

Jacques HEUGEL. — **En Spirale,** revue à grand spectacle à regarder du fond de son meilleur fauteuil. (Chez Heugel, Editions de Psyché, 36, rue du Bac), 1 vol. 385 pages 12 frs

En l'époque trouble que nous traversons, époque où tant de belles énergies se dispersent faute de savoir à quel idéal se sacrifier, ce livre peut ne pas être inutile aux hommes de bonne volonté. Il leur rappellera qu'il existe pour eux, dans l'ombre, un chemin véritablement royal en son étroitesse ; il leur rappellera qu'un homme est venu sur terre qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie », et : « Mes paroles ne passeront point. »

D^r Marc HAVEN. — **L'Évangile de Cagliostro.** Un vol. broché, 86 pages, un portrait Prix 15 fr.

A. SAVORET. — **Du Menhir à la Croix.** Un vol. cart. 400 pages, planche hors texte, préface de Philéas Lebesgue Prix 15 fr.

Cet ouvrage, reproduisant et complétant les principaux écrits de l'auteur, retrace les origines de nos traditions, étudie les principes de la Sagesse druidique, et traite des différents aspects de ce qu'il nomme : La Triple Tradition de l'Occident : Synthèse moïsiaque, enseignements évangéliques, sagesse druidique.

